

# Dans les bras de mon croque-mort

Alexandre Jollien - publié le 14/06/2012

**Alexandre Jollien est un philosophe et écrivain né en 1975 à Savièse, en Suisse. Son dernier livre, le Philosophe nu, est paru au Seuil.**

Quelle mouche m'a piqué ? Me voilà aujourd'hui tout de noir vêtu. J'accomplis un stage chez les Pompes funèbres. Certes, un de mes amis y travaille et j'ai voulu l'accompagner mais c'est avant tout la peur de la mort qui me pousse à tenir le diable par les cornes. Dans la chambre de soins, un petit vieux est en train d'être habillé. J'observe les gestes experts et délicats. L'expérience est cathartique. La mort m'apparaît comme le lieu de l'égalité. Nous allons tous y passer, handicapés ou non. Je vois des riches et des pauvres, des vieux et des moins vieux « finir » au même endroit. Dans la chambre froide, nul traitement de faveur. Je m'étonne devant ces visages de ne pouvoir deviner d'eux ni leur origine, ni leur statut social, ni leur métier. Parfois, devant un visage ravagé par la vieillesse, j'ai envie de lâcher un « merci ». Bien que je ne connaisse pas cet être, je sens que la vie, à travers lui, a accompli son œuvre. Un ami me dit que je suis dans les coulisses de la vie. Et c'est un peu l'impression que j'ai. Je n'ai jamais vu un mort, sauf ma grand-mère et mon papa. Et je devine que, derrière une curiosité étrange, je veux tirer un enseignement pour la vie et mieux aimer le corps. D'abord, je l'entrevois, la mort est imprévisible. Je vois cette femme dans le corbillard et je l'imagine six heures avant, se promenant dans la rue en bonne santé, j'observe cette grand-maman qui a poussé son dernier soupir à l'âge de 108 ans. Nous sommes tous égaux devant la mort, sauf que le rendez-vous peut plus ou moins être avancé.

Après le premier jour, il y a presque une habitude qui s'installe, mes yeux ne sont plus intrigués devant les défunts, ils ne traquent plus la trace du trépas sur le corps, ils sont larges, ouverts. J'observe mon mentor. Il est dans le geste, sacré, le soin, le dernier pour cet être. Le rythme est des plus dynamiques. Une levée de corps en suit une autre, un enterrement survient, puis c'est une mise en bière. À chaque fois, j'ai l'impression que c'est un événement d'une ultime importance qui se joue pour les familles. Pour moi, je suis contraint de passer de l'un à l'autre à une vitesse effrénée. Je profite d'un bref moment pour aller boire de l'eau et j'éclate nerveusement de rire tant j'ai l'impression que la vie passe à cent à l'heure et que je n'ai pas le temps de digérer tout ce qui se déroule dans ses coulisses. Chapeau bas pour les employés des Pompes funèbres qui, tout au long de l'année, accompagnent les familles et soignent les corps. C'est une école. Et d'abord une invitation à profiter de chaque quart d'heure de l'existence, une invitation à dire, exprimer mon amour et peut-être mes ressentiments. Je ne veux pas

attendre une gerbe mortuaire pour témoigner de mon affection à mes proches. Parfois, je vois un corps tomber sans résistance dans un cercueil. Cette passivité me déconcerte et, pour tout dire, me révolte. Je me suis dit : « Tout ça pour ça. » Après ces quelques jours, je peux jeter un autre regard : voir chaque défunt comme le lieu d'une vie accomplie. Le soir, je vais me coucher, si heureux d'avoir trois enfants et une femme en bonne santé. À la fin de ce stage, mon ami me raccompagne à la maison. Il me sert dans les bras et, devinant dans mes yeux quand même un peu de tristesse, me dit : « N'oublie pas tous les êtres qui sont vivants, qui naissent aujourd'hui. » La vie et la mort, je le sens, ne sont pas en opposition. Pire que la mort, il y a la solitude. Lutter contre son œuvre, c'est aller vers l'autre et l'aimer sans mesure.